

Cultur...elles

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **74 (1986)**

Heft [5]

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

RENCONTRE AVEC ELISABETH BADINTER

JE SUIS TOI ET TU ES MOI

Auteure de « L'amour en plus » (1980) et de « Emilie, Emilie » (1983) Elisabeth Badinter publie aujourd'hui un nouveau livre, « L'un est l'autre », qui vient de sortir de presse. Martine Chaponnière est allée l'interviewer dans son appartement parisien.

FS : Après « L'amour en plus »*, qui est une démythification de l'instinct maternel, et « Emilie, Emilie »*, sur l'ambition féminine au XVIIIe siècle, vous abordez aujourd'hui dans « L'un est l'autre »** l'histoire de la relation entre les sexes. Y a-t-il une logique de déroulement entre ces trois ouvrages ?

Elisabeth Badinter : Absolument, quoiqu'aucun journaliste ne me pose jamais la question ! Dans « L'amour en plus », j'avais comme but de montrer que l'amour maternel n'était pas ancré exclusivement chez les femmes, n'était pas un instinct et que, par conséquent, cet amour pouvait aussi appartenir aux hommes. Dans « Emilie, Emilie », j'ai voulu montrer que l'ambition n'était pas le propre des hommes, mais qu'elle existait aussi chez les femmes, avec des modalités particulières. Et effectivement, ce troisième livre, « L'un est l'autre », c'est un peu la synthèse des deux précédents puisqu'au fond, je montre que, mise à part la différence anatomique entre les deux sexes, ceux-ci sont aujourd'hui dans un rapport de ressemblance comme ils ne l'ont jamais été auparavant. Et cela parce qu'il n'y a plus de division sexuelle des tâches. En Occident, tout a été fait, très méticuleusement, pour imposer la mixité dans tous les domaines.

FS : La domination des hommes sur les femmes qui ne remonte, selon vous, qu'à quelques milliers d'années (entre 3 000 et 5 000 ans en gros) et qui commence maintenant à se décomposer, viendrait de la grande peur qu'ont les hommes des femmes...

E. B. : La peur des hommes à l'égard des femmes est un facteur essentiel dans l'installation du patriarcat. Et cette



Photo Louis Monier

peur, à mon avis, est double : d'abord, il y a la difficulté pour les hommes de se désidentifier de leur mère et, donc, d'être absolument sûrs de leur virilité. Il est très important de ne pas oublier qu'un des buts essentiels du jeune garçon est de se séparer de la féminité de sa mère. Deuxièmement, il apparaît que rien n'est pire pour les hommes que d'avoir pour concurrents des femmes. J'ai l'impression que l'égalité leur fait terriblement peur, comme s'ils sentaient qu'ils allaient y perdre leur spécificité.

LA PEUR AU VENTRE

Toutes mes recherches montrent que les hommes ont infiniment plus peur des femmes que l'inverse. Et dès lors, malgré la supériorité au départ de leur force physique, on peut comprendre qu'ils aient voulu couper le monde en deux et dominer les femmes. Ce besoin de dominer, d'exclure, qui est quand même le propre des systèmes patriarcaux, a pour objet, finalement, de désangoisser les hommes. Pour justifier le traitement qu'ils ont réservé aux femmes, il fallait donc construire toute une idéologie de séparation.

FS : Vous insistez beaucoup, dans « L'un est l'autre », sur la crise d'iden-

tité psychosociale des hommes d'aujourd'hui. Privés de leur pouvoir de décision quant à la procréation du couple, privés de leur rôle exclusif de pourvoyeur de l'argent du ménage, ils ne savent plus trop quel est au fond leur rôle en tant qu'hommes. Ne risque-t-on pas, dans cet état d'incertitude, une réorganisation, plus ou moins consciente, du groupe des hommes dépossédés de pouvoir en vue d'une reconquête ?

E. B. : Evidemment, c'est une question essentielle car le risque existe bel et bien. A ce jour, en Occident, il ne reste aucune activité spécifiquement masculine et qui soit interdite aux femmes. Et cette absence de spécificité est créatrice de malaise — j'irais presque jusqu'à dire de douleur chez certains hommes — et à mon sens, on n'en restera pas là. Si on essaie de prendre un peu de recul, on se rend compte qu'objectivement, la situation n'est pas très saine. L'inégalité a changé de camp même si elle est moins lourde pour les hommes aujourd'hui qu'elle ne l'était pour les femmes hier, et il me semble qu'on va vers une réponse, une réaction masculine, car les hommes ne vont pas se contenter longtemps de la situation actuelle. Je vois deux possibilités. Ils peuvent tenter de recréer le modèle complémentaire ou alors d'aller vers plus de ressemblance entre les deux sexes.

QUELLE SPECIFICITE MASCULINE ?

Dans le cas d'un renouveau de la complémentarité, je vois deux solutions. Les hommes peuvent tenter d'imaginer une activité qui leur soit exclusive, qui soit interdite aux femmes. Cela rétablirait la complémentarité entre les sexes, et remettrait en place une certaine symétrie, puisque les femmes ont, elles, une activité spécifique qui est celle de porter les enfants. Mais là, j'avoue que je ne vois absolument pas quelle activité on pourrait bien trouver et ce n'est pas faute d'y avoir réfléchi ! La deuxième solution est une solution de régression : retour en arrière sous la pression de crises ou d'événements particulièrement dramatiques en Occident, qui permettraient

* Flammarion.

** Ed. Odile Jacob, 1986.

qu'on en revienne à un modèle de complémentarité dans l'inégalité. Après tout, on peut très bien faire l'hypothèse qu'un jour, la pilule sera interdite, par exemple, ou, plus vraisemblable encore, l'avortement. Mais franchement, je crois qu'une régression de ce type ne pourrait être que momentanée. On a vu la régression radicale des valeurs démocratiques dans les régimes fascistes pendant la guerre, mais dès la guerre terminée, les valeurs démocratiques ont repris le dessus. L'autre direction est celle de la ressemblance.

FS : Précisément, la ressemblance toujours plus grande entre les deux sexes constitue l'une des thèses centrales de « L'un est l'autre », comme l'indique d'ailleurs le titre.

E. B. : En effet, nous sommes aujourd'hui face à un modèle absolument nouveau qui est celui de la ressemblance des sexes. Hommes et femmes tendent de plus en plus vers un modèle unique et j'ai trouvé intéressant de voir quelles étaient les conséquences qui en découlaient au niveau du couple. Car aujourd'hui, nous nous ressentons, chacun individuellement, comme une totalité. Nous supportons de plus en plus mal que quelque chose d'humain nous échappe. Nous, les femmes en particulier, voulons avoir accès à toute expérience humaine, qu'elle soit masculine ou féminine. Cette représentation de soi-même comme une totalité me semble une première conséquence de ce modèle de la ressemblance. Sans doute la période d'individualisme puissant que nous vivons aujourd'hui est-elle également une conséquence de ce modèle de ressemblance des sexes, car le fait de tout pouvoir faire soi-même pousse évidemment à l'individualisme. L'objectif premier est d'investir dans son propre moi et on a forcément moins besoin de l'autre.

FS : Comme la passion, dont vous dites qu'elle est en voie d'extinction, ainsi que le vertige sensuel.

E. B. : Entendons-nous ; je parle de la passion au sens classique du terme, cette passion qui vous rend malade, avec le sens de l'éphémère, du combat, de l'interdit, du déchirement. Je ne dis pas que la passion est morte, mais je dis que son intensité est grandement diminuée, car les conditions de la passion ne sont plus réunies dans notre société. La passion c'est la guerre, c'est l'altérité, c'est la violence. On peut regretter son affaiblissement, mais d'un autre côté, on remplace la passion par autre chose, l'importance des liens du cœur, la pudeur des sentiments... Je ne dis pas que l'on n'a pas besoin d'amour !

FS : En ce qui concerne les femmes, vous semblez dire que, sûres de leur potentiel de maternité, leur identité



Photo Louis Monier

psychique n'est pas en péril. Mais l'acquisition de nouveaux rôles n'est-elle pas aussi destabilisatrice pour les femmes que l'est pour les hommes la perte de leurs rôles traditionnels ?

E. B. : Certes, on peut m'objecter que je suis trop optimiste sur le destin des femmes. Mais tout de même, ce sont les femmes qui se sont battues pour l'acquisition des nouveaux rôles. Et si cela ne leur convient pas, elles peuvent encore changer. Elles peuvent choisir un rôle traditionnel, personne ne force les jeunes femmes à se jeter sur les nouveaux rôles et si elles le font, c'est bien que cela correspond quelque part à des désirs très profonds d'agir, d'avoir leur liberté économique. Mais j'ajouterai que cela ne va pas sans difficulté, surtout dans une période de pleine mutation... et nous n'en sommes qu'au début !

Du point de vue psychologique, pour ma part, je crois qu'elles vivent les nouveaux modèles mieux que les hommes. Ne plus être obligée de faire un enfant pour être une femme est un gain considérable. Il y a aujourd'hui dans notre société un respect du choix individuel, une acceptation qu'on puisse être femme sans être mère que je trouve un progrès extraordinaire.

FS : La société du même, la primauté aujourd'hui de la ressemblance des sexes par rapport à la différence, l'amour-copain, la puissance de l'individu et de l'individualisme moderne, autant de phénomènes que vous analysez dans votre livre, tout cela ne devrait-il pas logiquement nous conduire à une société où l'hétérosexualité ne sera plus le modèle dominant ?

E. B. : Vous avez sans doute remarqué que je n'ai pas touché à la question de l'homosexualité dans mon livre car j'aurais dû y travailler beaucoup plus pour ne pas en parler à la légère. Et j'ai dès lors de

la peine à répondre à votre question. Cependant, je pense qu'il est possible que la bisexualité psychique, telle que je l'ai décrite, ouvre la porte à une vie ou à une pratique bisexuelle. Mais il m'est difficile d'en dire plus, si ce n'est que comme on distingue moins les gens, aujourd'hui, d'après leur sexe que d'après d'autres critères, cela permettrait sans doute que l'homosexualité sorte du ghetto.

LES PERES PORTEURS

Cela étant dit, je suis frappée par le fait que vous ne posiez aucune question sur les pères porteurs, sur l'éventualité, aujourd'hui du domaine du possible, je dis bien, possible, de l'homme enceint. Mais je crois que l'idée nous fait tellement horreur que nous n'osons pas en parler. Techniquement, la mère artificielle — l'embryon développé pendant 9 mois en couveuse — tout comme le père porteur sont des éventualités possibles. Alors, pour une fois, ne pourrait-on pas en parler avant que cela arrive ? Il faut se demander ce qu'impliquent ces deux hypothèses. Or, si je parle de l'homme porteur, c'est parce que j'y vois, du point de vue symbolique, une possibilité renversante sur l'identité des sexes. Si les hommes font ce pas vers « on va prendre leur pouvoir de procréation qui est celui qui nous manque », cela nous force à réfléchir entièrement non seulement sur ce qu'est l'identité féminine et l'identité masculine, mais aussi sur la société. Il suffit qu'un seul homme fasse la demande et qu'elle soit réalisée pour que la question ne relève plus de la science-fiction. Alors, on a une bombe atomique à notre portée et on fait mine de ne pas vouloir en parler.

Propos recueillis par
Martine Chaponnière

Elisabeth Badinter donnera une conférence le 5 juin à Genève (Uni II, 20 h 30) sur le thème de son dernier ouvrage.

MARGUERITE BURNAT-PROVINS **AMOUREUSE ET VISIONNAIRE**

Etrange Marguerite Burnat-Provins dont personne ne parla jamais hors de Suisse. Dans mon enfance, son nom était chuchoté par mes tantes, une aura de soufre et de scandale excitait la curiosité des adolescentes à qui on fermait le bec avec un « on ne parle pas de ces gens-là » qui nous laissait sur notre faim.

Marguerite naît en 1872 dans le nord de la France ; enfance confortable, cette petite a du goût pour la peinture, on la laisse aller à Paris où elle entre à l'atelier Jullian, bien connu et respectable. Elle peint gentiment, avec une bonne technique, se rend en Suisse, épouse Adolphe Burnat, architecte vaudois, et va vivre à La Tour-de-Peilz une existence douillette d'art et de petits thés de dames.

Sa vitalité ne lui permet pas de supporter longtemps l'inaction ; elle donne des cours d'histoire de l'art à Vevey, se rend de plus en plus souvent à Savièse, minicapitale artistique du Valais au début du siècle. Et puis, elle rencontre le grand amour, l'ingénieur Paul de Kalbermatten. C'est là que le scandale commence, elle quitte M. Burnat, vit avec son amant, « Silvius » comme elle l'appelle, et au lieu de cacher pudiquement sa coupable passion, elle la proclame à haute voix.

SILVIUS, OU L'AMOUR FOU

Marguerite avait écrit jusque-là de gentils ouvrages, « Petits tableaux valaisans », « Heures d'automne » ou « Le chant du verdier », illustrés par elle de gravures sur bois en couleurs.

Mais en 1908 éclate le « Livre pour toi », dédié à son cher Silvius, où la passion trouve des accents superbes, affreusement choquants il y a soixante ans, délicieusement érotiques aujourd'hui, mais toujours d'une grande beauté littéraire.

Marguerite épouse son Silvius en 1910 (après un divorce, horreur !), voyage en Europe et autour de la Méditerranée, écrit, dessine, se sépare de Paul en 1912. (Là, on ne peut s'empêcher de penser qu'une passion si dévorante doit être éprouvante pour le partenaire...)



Author et l'oiseau noir.

HALLUCINATIONS

Le 2 août 1914, jour de la déclaration de guerre, elle se trouve en villégiature dans un hôtel des Hautes-Pyrénées, et sous le choc, les premières hallucinations vont débiter. Des voix lui commandent de peindre, des visions sur les panneaux de porte de sa chambre lui appa-

raissent, et sa main est dirigée automatiquement par une force à laquelle elle ne peut résister. Ces tableaux hallucinés n'ont aucun rapport avec ce qu'elle peignait auparavant, elle est incapable de les produire volontairement. Qui plus est, elle les trouve souvent laids, et la même force lui indique les noms de ces personnages, noms étranges eux aussi,

Granobe aux yeux bombés, Arcasse le jaloux ou Guilana la circonspecte.

Le prof. Georges de Morsier, neurologue à Genève, fut si intéressé par ce cas hallucinatoire qu'il visita Marguerite et écrivit une étude fouillée sur ce cas étonnant : une femme intelligente, artiste, et menant une vie parfaitement normale, capable de décrire avec précision ses visions qu'elle apercevait : « dans le cerveau, entre les deux yeux, ou dans la chambre, à une certaine hauteur au-dessus du sol, et dans une légère nébuleuse ».

Ces portraits commencent à intéresser certains milieux, et en 1945 le peintre Jean Dubuffet qui songe à créer des

de ses poèmes et de sa peinture est immense. Dire qu'au XXe siècle, on a trouvé des accents nouveaux pour proclamer une passion, dire qu'une œuvre picturale parfaitement originale a pu dormir pendant près de cinquante ans, voici une injustice à réparer.

Marguerite Burnat-Provins a continué à peindre et écrire jusqu'à sa mort à plus de 80 ans. Elle chante la nature, les bêtes, les plantes, la nuit, maintenant que les orages de la passion ont cessé. On remarque seulement que les noms des personnages de ses romans sonnent comme ceux des hallucinations : Maltroc, Pardélia, Mico, Amanès...

Bernadette von der Weid

Pour celles et ceux que cela intéresse, une « Société des Amis de Marguerite Burnat-Provins » a été fondée pour contribuer à la résurgence de son œuvre, et

rappeler qu'elle est la fondatrice du « Heimatschutz » en 1910.

Adresse : Alice Pfister, Primerose 49, 1007 Lausanne.

Les éditions Valmedia à Savièse ont eu l'excellente idée de rééditer le « Livre pour toi » en 1985. Voici deux extraits de poèmes qui ont choqué nos grand-mères :

*Laisse-moi crier : « encore, encore ».
Je ne suis pas la sœur de ces femmes
aux yeux glacés qui se taisent.
Je tends mes mains impérieuses pour
tordre et pour broyer, ma bouche vorace
pour goûter encore aux essences enivrantes...*

*Va, tu peux me faire souffrir, et, si tu
veux, me torturer.*

*La grande mer de mon amour porte une
flotte de galères chargées de douceur,
chargées de tendresse, chargées de par-
don...*



NANCY ET LEILA, CORRESPONDANCES CROSS COUNTRIES

Les problèmes d'adaptation des personnes immigrées, déplacées, réfugiées sont d'actualité. Il est intéressant d'apprendre comment deux écrivaines bien connues en France vivent ce qu'elles appellent leur exil. L'une, Leïla Sebbar, évoque son Algérie natale et l'autre, Nancy Huston, ses racines canadiennes. Elles le font en 30 lettres qui s'échelonnent de mai 1983 à janvier 1985.

expositions d'« Art brut » lui demande de rédiger un texte et de prêter des photos de certains visages... L'art brut, il faut le préciser s'oppose à l'art culturel ; les sujets, les techniques n'ont aucun rapport avec la tradition et procèdent d'une invention tout à fait personnelle. Comme le dit Michel Thévoz, directeur du musée de l'« Art brut » à Lausanne « alors que des artistes comme Picasso ou Klee ont affronté la culture sur son terrain pour contester ses normes, les auteurs d'art brut tendent plutôt à l'éluider et se situer comme « indemnes de culture ».

LA NEUVE INVENTION

Le Musée de l'Art brut de Lausanne, qui contient plus de 4 000 œuvres, a vu l'intérêt d'ajouter une collection dite « Neuve Invention », portant sur des œuvres à mi-chemin entre l'art brut proprement dit et l'art culturel.

C'est dans cette collection « Neuve Invention » au Palais de Beaulieu que l'on peut admirer certaines œuvres de Marguerite, après une glorieuse exposition à la Galerie Vallotton à Lausanne et à la Galerie de la Cour Saint-Pierre à Genève.

Car, il faut bien le préciser, l'intérêt de cette femme, éprise du beau sous toutes ses formes, c'est que la valeur artistique

Sachant dès le départ qu'elles feraient quelque chose de cette correspondance, elles restent artificiellement naturelles ! Elles parlent de leur vie quotidienne, de leurs problèmes familiaux, de la manière de s'habiller de chacune, des vacances, des prénoms d'enfant... Nancy Huston se regarde en train d'être une bonne maîtresse de maison qui fait une tarte pour le dîner. Leïla engage la conversation avec les rares femmes qui osent boire un verre au comptoir d'un bar du quartier.

Elles discutent de leur attitude vis-à-vis de la prostitution, des femmes guerrières — Leïla nous donne une belle page sur le mythe de Jeanne d'Arc — de la politique... Elles évoquent leurs réunions à l'époque déjà historique de « Histoires d'Elles » et des « Sorcières ».

Mais le fond de l'entreprise est une analyse du choc des cultures que chacune a vécu. Nancy arrive à Paris baignée dans les mythes nord-américains sur la culture du Vieux Monde. C'est en français qu'elle se met à écrire. Elle explique

comment ces mots nouveaux ont stimulé sa curiosité et sa créativité. Encore maintenant, si elle veut écrire en anglais, elle rédige d'abord en français et se traduit ensuite ! Il y a aussi les moments où elle ne se sent pas bilingue mais « deux fois mi-lingue », dit-elle, « ce qui n'est pas loin d'analphabète ».

Pour Leïla, il n'y a pas eu de changement de langue puisqu'elle n'a jamais parlé arabe. Le choc des cultures, elle l'a reçu dès sa naissance : une mère française, un père arabe qui abandonne sa religion, une cellule familiale mal acceptée des deux côtés. Et pourtant, elle est lyrique quand elle raconte la maison de son enfance dans un petit village algérien. Maintenant, c'est son père qui vit son propre exil dans un village de la province française. C'est en écrivant des romans que Leïla peut se construire un monde solide, « un lieu unitaire rassembleur de divisions », « un pont entre deux rives ».

Elles se penchent peu sur d'autres formes d'exil, l'exil immobile de celui qui ne se sent pas en harmonie avec son entourage, qui « est à côté désespérément » ou encore celui qui guette un bébé brésilien adopté par une de leurs amies françaises. Elles ne parlent pas de l'exil forcé.

Il y a beaucoup dans ces lettres, mais fallait-il qu'elles soient prises au sérieux au point d'avoir droit à une table des matières analytique ? — (olg)

Leïla Sebbar et Nancy Huston, Lettres parisiennes, autopsie de l'exil, Barrault, 1986.